Document generated on 04/16/2024 11:48 a.m.

Vie des Arts

Vie des arts

Sam Tata
Pour réussir un portrait

John K. Grande

Volume 41, Number 168, Fall 1997

URI: https://id.erudit.org/iderudit/53259ac

See table of contents

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)
1923-3183 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Grande, J. K. (1997). Sam Tata : pour réussir un portrait. *Vie des Arts*, *41*(168), 26–29.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

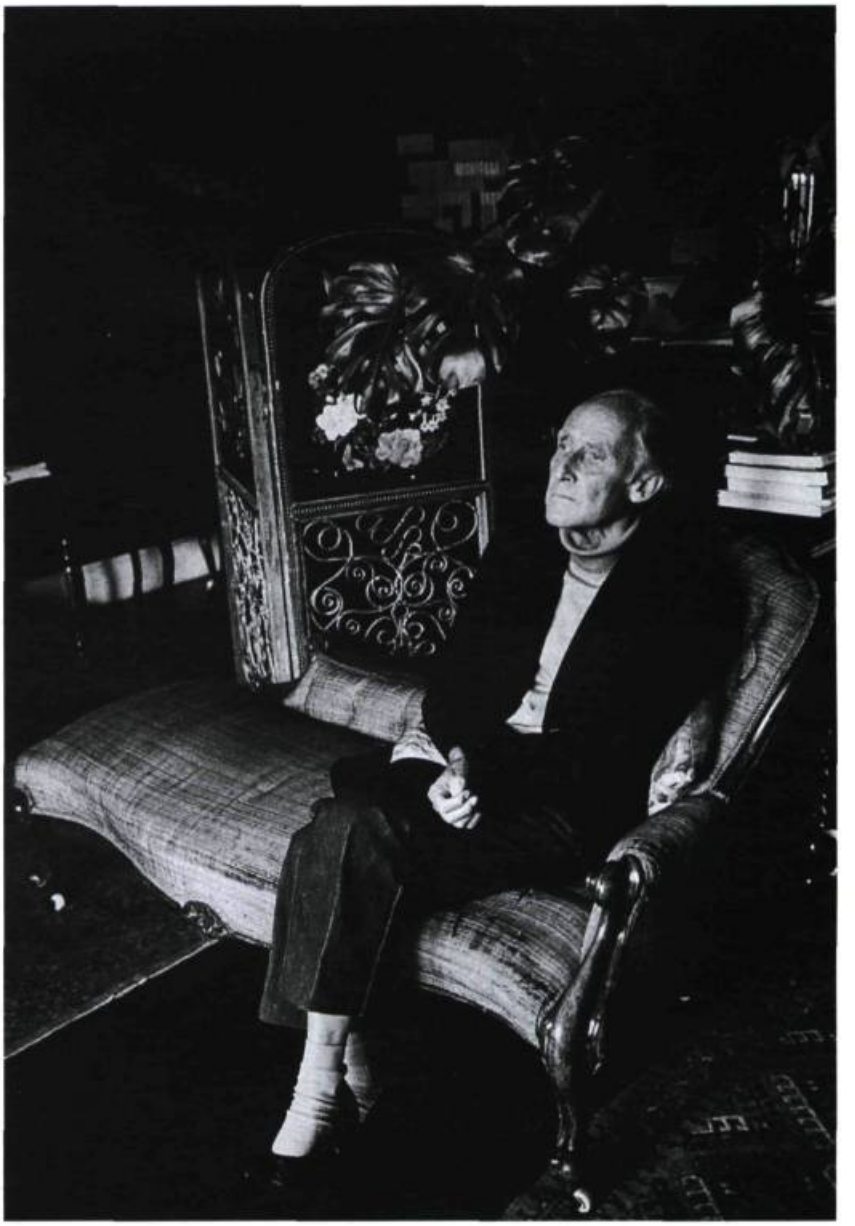
POUR RÉUSSIR UN PORTRAIT

ENTRETIEN AVEC SAM TATA

John K. Grande

Sidewalk Salesman, Bombay, 1948

Sam Tata est né à Shanghaï en 1911. Shanghaï était à cette époque la capitale commerciale de l'Extrême-Orient, la plus grande ville coloniale que le monde ait connue. Lorsque Tata rencontra Henri Cartier-Bresson à Bombay, en 1948, celui-ci conseilla au jeune photographe de « toujours intégrer l'environnement au personnage dans ses photos ». Les deux hommes se lièrent d'amitié. En 1949, à Shanghaï, Tata photographia la révolution communiste et la prise de la ville qui mena à l'établissement du gouvernement de Mao-Tse-Tung. Un livre récent, intitulé *Shanghaï 1949 : The End of an Era* (publié par Batsford à Londres, Angleterre) présente les photos prises par Sam Tata lors de cet événement, l'un des témoignages photographiques les plus approfondis sur l'arrivée des troupes maoïstes et des commissaires politiques dans ce qui fut autrefois une ville remarquable. Sam Tata a produit un éventail étonnant de photographies sur l'Inde, le Canada, le Japon et bien d'autre pays depuis les soixante dernières années. Il prépare actuellement un livre sur les Inuits, à partir de photographies prises dans le Grand Nord canadien en 1960.



Portrait de Bill Brandt, photographe, Londres 1978, Épreuve argentique
Collection du Musée d'art contemporain de Montréal

John Grande : *Quand avez-vous commencé à faire de la photographie ?*

Sam Tata : En 1935, à Shanghaï. Alex Buchman, ingénieur aéronautique américain qui écrivait et faisait un peu de photojournalisme m'avait suggéré d'acheter un Leica. Ma première bonne photo est celle d'amis, George Talbot et Gralia, sa femme russe, sur un toit de Hart Road, alors qu'ils regardaient avec des jumelles le bombardement de Shanghaï par des avions japonais en 1937. La zone internationale et la concession française n'étaient pas en danger alors. Mais ceux qui se trouvaient à l'extérieur de ces zones l'étaient. À partir de 1941, plus personne n'était en sécurité.

JG : *Pouviez-vous sortir et prendre des photos ?*

ST : Avec les Communistes, oui, ils étaient paisibles, mais les Japonais étaient violents. Personne n'osait sortir. Ils vous saisissaient, vous battaient, vous coupaient la tête. Le « viol » de Nanjing par les Japonais en janvier 1937 fut la pire des atrocités – 40 000 personnes ont été tuées – mais, personnellement, je n'ai pas eu de mauvaises expériences. Nous avions formé un club de photographie où je pouvais utiliser un Graflex 2 1/2 – 3 1/4 et un J.H. Dollmeyer Junior Classic 3 1/2 X 4. C'est là qu'Oscar Seepol, un Letton, m'a beaucoup appris sur la photographie de studio, le développement, les produits chimiques et l'art de tirer de bonnes épreuves. C'était un homme fantastique.

JG : *Qu'est-ce qui vous a décidé à aller en Inde ?*

ST : Mes parents étaient des Parsis de l'Inde – que l'on surnomme les adorateurs

du feu. Mon père était en charge de deux fabriques de coton à Shanghaï et m'emmenait souvent avec lui lors de ses voyages d'affaires en Inde. Notre famille a aussi traversé l'Inde quand j'avais 19 ans.

***JG :** Quelle a été votre première impression ?*

ST : Quel pays magnifique ! Exotique, merveilleux, fantastique ! J'ai vécu à Bombay pendant deux ans, en 1947-48. C'était alors une belle ville d'un quart de million d'habitants, sur une île, comme Montréal mais en plus petit. J'y suis retourné en 1955 avec mon ex-femme et ma fille qui avait alors deux ans. Nous devions rester au Cachemire un mois et nous y sommes restés cinq mois. C'est à cette époque que j'ai rencontré l'auteur indien Mulk Raj Anand. Il m'a un jour écrit que mes photos étaient, inconsciemment, une réponse à la spiritualité de l'Inde, m'expliquant que les gens pauvres sont souvent religieux. La religion est leur seul réconfort.

***JG :** Comment avez-vous rencontré Henri Cartier-Bresson ?*

ST : C'était à Bombay en février 1948. Une connaissance parisienne m'a dit : « Connais-tu Cartier-Bresson ? Il présente une exposition ». J'ai répondu que je ne le connaissais pas. Puis j'ai lu un article sur Cartier-Bresson dans un magazine, *Pop Photography*. L'article m'a intrigué alors je suis allé voir l'exposition. Cartier-Bresson parlait avec un groupe de photographes indiens qui lui posaient toutes sortes de questions. Il les a quittés, quelqu'un nous a présentés et j'ai fait ce fameux portrait de lui en sandales et en veste safari, l'un des nombreux portraits que j'ai pris à l'époque.

***JG :** Avez-vous accompagné Cartier-Bresson alors qu'il photographiait ?*

ST : Oui. À Bombay, nous errions dans la ville et nous prenions des photographies. L'année suivante, je l'ai revu tout d'abord à Hong Kong puis à Shanghaï. Il a vécu chez nous en 1949, à Shanghaï, avec sa première femme, une Indonésienne, pendant environ cinq mois. Nous développions nos négatifs et nos planches contact à la maison. C'était fantastique. Les Communistes, bien sûr, voulaient voir tout ce que nous imprimions. D'où je vivais, dans la zone extraterritoriale, on pouvait voir Nantao, la première implantation chinoise de Shanghaï. Je n'allais là-bas que quand Cartier-Bresson y allait. Cartier-Bresson allait partout.

***JG :** Comment en êtes-vous arrivé à publier dans* Life *et* National Geographic *dans les années 40 et 50 ?*

ST : La première chose que j'ai faite pour *Life Magazine*, c'était à Shanghaï. Bob Doyle était alors correspondant. Malheureusement, il a été tué par une bombe à peu près un an plus tard, à Djakarta. Il était jeune et sympathisait avec ce qui se passait. C'est tragique d'être tué par ceux-là même avec qui tu sympathises.

Bird Fancier, Shanghai, 1949
Épreuve argentique
Collection du Musée d'art contemporain de Montréal

Visite royale, Montréal, 1959
Épreuve argentique
Collection du Musée d'art contemporain de Montréal

Quelques Anglais se tenaient dans les banlieues de Shanghaï. L'endroit était miné et aux mains des Nationalistes qui tentaient de les persuader d'aller à la ville mais les Anglais refusaient. J'ai dit à Bob : tu y vas, j'y vais aussi, champs de mines ou pas… Alors on est allé photographier les Nationalistes en train de placer des sacs de sable et des drapeaux français. C'était mon premier reportage pour *Life Magazine*, à peu près quatre ou cinq photos. Plus tard, j'ai fait un reportage photographique sur des évadés de Chine à Hong Kong. En 1955, *Life* me suggéra d'en faire un sur le pélerinage hindou d'Armanath au Cachemire. Le Cachemire est surtout mahométan. Les porteurs qui transportaient les riches Hindous et conduisaient les poneys étaient des Musulmans. Nous nous sommes rassemblés à Pahlgam et avons continué jusqu'aux grottes d'Amarnath. Un voyage de 27 miles. Nous voyagions du matin jusqu'au début l'après-midi, puis nous campions. C'était un reportage sur la religion mais les éditeurs de *Life* ont décidé qu'il y avait trop de religion et n'en ont plus voulu. Alors Christopher Rand, un écrivain américain qui m'accompagnait durant le voyage, m'a aidé à le vendre au *National Geographic*. Il a été publié sous le titre *Hymalayan Trekking*, en octobre 1956.

JG : *À votre arrivée au Canada, en 1952, pour qui travailliez-vous?*

ST : J'ai beaucoup travaillé pour *Weekend Magazine*. J'ai fait entre autres une série de photos de ma fille Toni debout près d'une fenêtre. J'ai montré la série à l'artiste Philip Surrey, l'éditeur-photo de *Weekend Magazine*. Il a dit que si je pouvais en tirer un article sur ma fille, il l'achèterait. J'ai passé un après-midi avec elle pendant qu'elle dansait. J'ai demandé à sa mère de la pincer et elle s'est mise à pleurer. C'étaient de bonnes photos. Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour de bonnes photos...

JG : *Le portrait est une constante tout au long de votre carrière. C'est aussi le sujet d'un livre,* A Certain Identity: 50 Portraits. *Comment vous y prenez-vous pour faire un portrait?*

ST : Il s'agit en fait de faire ressortir la réaction du sujet envers vous. Je ne pousse pas les gens. Je m'asseois et je leur parle. Ils deviennent plus calmes, plus tolérants. Pendant que je les soupèse, ils me soupèsent. Et ils décident que je suis O.K. Armand Vaillancourt a été le premier artiste que j'ai photographié au Canada. Il y a eu aussi Christopher Plummer, Buster Keaton, Gilles Vigneault, Michel Tremblay, Seymour Segal et Leonard Cohen. Quelques-uns sont timides, comme Marie-Claire Blais. Elle est toujours sur la défensive. Guido Molinari est très facile à photographier. Tu peux le photographier toute la journée, il aime ça. Yves Gaucher est un chat nerveux, toujours sur la pointe des pieds. Charlie Gagnon, un excellent photographe, peintre et réalisateur, est toujours cool. J'ai photographié beaucoup de photographes : Robert Frank dans l'appartement de Charlie Gagnon, Edward Steichen avec son beau-frère Carl Sandberg à Stockholm, et le photographe britannique Bill Brandt à Londres. Je crois que c'est là mon meilleur portrait.

JG : *Quand avez-vous commencé à faire des portraits?*

ST : J'ai été fasciné par le portrait plus que par n'importe quoi d'autre depuis le tout début. C'est mon obsession. J'ai gagné un concours journalistique à Shanghaï avec le portrait de mon plus jeune frère. Plusieurs personnes que j'ai photographiées sont devenus de bons amis… Hugh Hood, l'écrivain Ray Smith, et Geoffrey James que j'ai rencontré lors d'une mission pour *Time Magazine*. Mes amis me gardent jeune. On me considère peut-être comme dépassé aujourd'hui, mais je suis heureux de constater que beaucoup de jeunes font encore des reportages et sont intéressés par le drame de la vie qui les entoure partout dans le monde. Photographier ce qui se passe dans le monde reflète ce qui se passe en dedans de vous. Une bonne photo dépend souvent de la chance. J'ai vu cette vieille femme à Tokyo en 1973, dans un téléphone public, et juste comme je prenais la photo, cette jeune fille est apparue dans l'image. Elle ne m'avait pas vu. Je n'en revenais pas de ma chance. C'est ce qui a fait la photo. Nous sommes des miroirs rapides - instantanés. □

(traduit de l'anglais par Monique Crépault)